

Prolégomènes à une prise en charge thérapeutique du sujet insulté

jean-michel vives

Cet article traite des conséquences, chez le sujet devenu adulte, des insultes reçues par l'enfant. L'auteur examine à partir de cas cliniques éclairés par la théorie psychanalytique une forme de maltraitance peu étudiée et tente de montrer quels aménagements du cadre théorico-pratique elle nécessite. Face au réel que l'insulte vise et qui tend à faire déchoir le sujet dans un : « tu n'es que ça », le don de parole, dans le cadre de la cure permet de faire échoir le sujet au symbolique, par l'intermédiaire d'un : « tu n'es pas que ça ».

Lorsque l'on parle de maltraitance on songe souvent aux coups portés sur le corps de l'enfant, voire à la violence sexuelle. Cet aspect est certes le plus spectaculaire. Pourtant il existe une forme de maltraitance, pouvant être associée à la violence physique ou pouvant s'exprimer seule, et dont, les effets moins étudiés, ne me semblent pas pour autant moins pathogènes. Je pense ici à l'expression verbale de la violence, les cris, l'insulte, toute parole porteuse d'une malédiction adressée à l'enfant. Je limiterai ma réflexion à cet aspect de la maltraitance, dont je m'attacherai à définir les enjeux en prenant appui sur les travaux d'A. Didier-Weill.

La pratique clinique qui est la mienne, est une pratique psychanalytique auprès d'adultes. Les cas à partir desquels je tenterai de penser la maltraitance « psychologique » ont été soumis dans l'enfance à ces propos insultants. Ce matériel recueilli auprès de patients adultes nous permettra de repérer les effets de ce type de maltraitance chez le sujet devenu adulte. Je relaterai tout d'abord les premières séances d'un jeune homme âgé de 22 ans. Étienne est venu consulter après une tentative de suicide survenue dans d'étranges conditions. Suite à un appel téléphonique de sa mère où une fois encore il se trouve être l'objet d'acribes remontrances et d'insultes : raté, merdeux, trou du cul... il raccroche et s'impose alors à lui la certitude qu'il doit mettre fin à ses jours. Il s'exécute, sans que cela ne le conduise pour autant à la mort, sa compagne l'ayant trouvé, inconscient mais vivant. Ce qu'il pourra dire au sujet des circonstances de sa tentative de suicide, au cours de notre première rencontre, est qu'il est resté, comme d'habitude, sans voix face au flot d'insultes maternelles et, fait plus étrange, que la voix de sa mère lui avait paru bizarre et qu'il ne l'avait pas reconnue. De plus, les circonstances de l'appel téléphonique maternel ne sont pas anodines, puisqu'il répondait à un message où son fils lui faisait part de son désir de se marier. Ce jeune homme, élevé seul par sa mère à qui il est très attaché, a toujours, aussi loin qu'il se souvienne, été insulté par elle. Cette mère ne l'a jamais battu, elle le prenait plutôt

dans son lit lui faisant subir une proximité corporelle qu'il craignait et désirait à la fois. Les seuls actes violents furent ces flots d'insultes auxquels il croyait s'être habitué jusqu'à ce que sa tentative de suicide lui laisse supposer que cela n'était pas le cas.

La question qui se pose à nous est : pourquoi Étienne est-il passé à l'acte cette fois, et pas avant, alors que d'après ce qu'il a pu dire durant les premiers entretiens ces insultes ont toujours été son lot?

Deux éléments de réponse peuvent ici être avancés :

- Le premier est que les insultes maternelles surviennent à un moment particulier de la vie du sujet puisque celui-ci venait de lui fait part de son désir de se marier et donc de sa possibilité d'occuper une nouvelle place dans la dynamique familiale. C'est au moment même où Étienne devrait pouvoir prendre appui sur la loi symbolique pour passer de la place d'objet maternel à celle de sujet du désir, que sa mère vient par l'insulte interdire toute possibilité d'insister dans ce désir.
- Le second est qu'étrangement ce patient n'a pas reconnu la voix de sa mère au téléphone. Quelques semaines plus tard il précisera cela en me disant, « Je vous ai dit d'abord que je n'avais pas reconnu sa voix, or il me semble plus juste de dire que j'ai entendu sa voix, même si je ne sais pas très bien ce que je veux dire. En effet, ajouta-t-il, je l'ai réentendu dernièrement mais cette fois ça a été différent, moi aussi j'ai gueulé, et plus fort qu'elle! ». En fait, « l'étrange différence » de la voix de sa mère repérée par ce patient serait plutôt une étrange familiarité (*Unheimlich*) au sens où Freud l'a analysée dans son article de 1920 : *L'inquiétant*. Ce vécu si particulier signe pour Freud le retour de quelque chose de connu mais qui aurait dû rester dissimulé, voilé. Le retour de la voix maternelle dans sa dimension d'objet *a* — voix archaïque à laquelle le petit enfant a dû se rendre sourd pour pouvoir se constituer comme sujet — provoque alors un sentiment d'inquiétante étrangeté. La voix se fait impérative et le sujet peut alors se soumettre à l'injonction qu'il croit y percevoir. Ici apparaît la dimension réelle de la voix, au sens où pour Lacan le réel fait irruption dans la réalité sous la forme d'une mauvaise rencontre (*Tuché*) qui réveille le sujet de son état ordinaire.

Il n'est pas surprenant que cette rencontre avec la dimension étrangement inquiétante de la voix de l'Autre surgisse au cours d'un appel téléphonique. En effet, la voix émerge pleinement lorsque l'image du locuteur vient à se dérober. L'exemple le plus marquant étant l'importance donnée à la voix de l'analyste par le dispositif même de la cure proposé par Freud. En effet le passage de l'hypnose à la psychanalyse signe le passage de la séduction à l'amour de transfert, le passage de l'importance du regard à sa destitution pour que surgisse une voix. Comme si le savoir inconscient visé par la psychanalyse ne pouvait s'ordonner que détaché d'un trop voir. Ainsi, Freud ne consentit à se déprendre de sa position de maître-hypnotiseur, que dans une révocation, en se soumettant à l'injonction d'une hystérique qui lui dit « Taisez-vous, écoutez-moi! ». Façon radicale de dire « ne

me donne pas ce que je te demande, parce que ce n'est pas ce que je désire ». À ce titre la situation dans laquelle se trouve impliqué Étienne, au moment de sa tentative de suicide, est le négatif de la situation analytique : au trop plein de la voix maternelle répondra le silence de l'analyste, non silence mortifère d'avant la parole mais silence où le sujet de l'inconscient peut supposer à l'Autre le savoir de sa possible assumption; à l'impossibilité de la prise de parole face aux injonctions maternelles répondra la règle fondamentale lui enjoignant de dire, de sortir de son mutisme, de donner de la voix.

La certitude de devoir se donner la mort qui fait suite à l'appel maternel et qui envahit Étienne doit-elle être considérée comme une manifestation délirante ou pas? La question mérite d'être posée même si la réponse que l'on peut y apporter ne saurait être définitive. Elle soulève le délicat problème de l'affinité de structure entre l'hallucination et l'instance surmoïque dans sa dimension « féroce et obscène ». Cette parenté de structure n'a d'ailleurs pas échappée à Freud qui dans *Pour introduire le narcissisme* (1914) remarquait que le symptôme des délires paranoïdes et celui des névroses de transfert ont un point commun : une instance psychique qui « observe sans cesse le moi actuel et le compare à l'idéal [...]. Les malades se plaignent alors de ce qu'on connaisse toutes leurs pensées, qu'on observe et surveille leurs actions » (Freud, 1914, 100). Autrement dit, le fonctionnement surmoïque n'est pas sans rapport avec celui de l'hallucination. Dans le cas qui nous intéresse ce point de jonction est particulièrement évident. À partir de là, je ne pense pas que la certitude qui s'empare d'Étienne soit essentiellement délirante même si elle peut en prendre le masque. En effet, le patient dont nous parlons ici n'est pas totalement envahi par la parole insultante de l'Autre puisqu'il peut dans un second temps tenter de s'y soustraire en venant consulter. Cette possibilité de fuite, de rupture me semble témoigner que la continuité monstrueuse établie entre la voix de l'Autre et le mutisme qu'elle provoque chez le sujet demeure sous l'ascendant d'un signifiant instaurateur d'une possible discontinuité entre la part maudite du sujet (ce qui du réel ne saurait échoir au symbolique) et la malédiction dont la voix de l'Autre peut être le vecteur. Le sujet face à la voix insultante de l'Autre peut momentanément se sentir réduit au déchet évoqué et peut tenter de se faire déchet. Pour autant, un certain type de rapport au symbolique visant à maintenir le réel à distance lui permet également de pressentir qu'il n'est pas que ça. C'est ce « pas que ça » qu'il vient tenter d'expérimenter dans le cadre de la cure psychanalytique. Cette situation nous montre comment le destin d'un sujet peut être guidé, dans certaines conditions, par une impossibilité radicale de dire « non, je ne suis pas que ça », à un Autre qui ne cesse de le mal-dire en l'insultant.

Face à l'impossibilité de pouvoir répondre à la malédiction dont est porteuse l'insulte – « Tu ne seras jamais rien d'autre que le déchet que je vois en toi! » – le sujet ne trouve parfois d'autres solutions que la fuite mortelle, où il tente vainement d'échapper à la présence absolue et au savoir absolu qui énonce : « en toi, il n'y a rien d'autre que ce qui se donne à voir, il n'y a aucune altérité qui puisse échapper à ma connaissance. Je sais tout de toi, je suis tout pour toi. »

La question qui se pose à nous alors est pourquoi ce jugement qui refuse l'existence de la dimension subjective ne peut être, dans certaines conditions, contesté par celui qui en est la victime? Pourquoi l'insulte est-elle si douloureuse pour l'enfant qui la subit? Pourquoi, alors qu'il le sait, ne peut-il répondre : « Ce que tu dis est faux, je ne suis pas qu'un... ». Entendez bien, non une réponse qui prendrait la forme « Je ne suis pas un... », mais « Je ne suis pas *qu'un*... ». La différence peut paraître infime mais elle est importante en ce qu'elle marque la frontière entre la dénégation (« Je ne suis pas... ») qui ne pourra jamais être une affirmation assurée et, le processus d'émergence du sujet où Freud repère l'entrelacement d'une affirmation — *Bejahung* — et d'un rejet — *Ausstosung* — (« Je ne suis pas que...»). En fait ce qui confère sa force et son pouvoir de destruction à l'insulte est non de tirer son efficacité d'un quelconque rapport à la vérité, mais d'un rapport au réel du sujet non encore advenu au symbolique. Réel dont Lacan nous rappelle qu'il est le contraire de la vérité, en qu'il en barre l'accès. C'est parce qu'il y a du réel non symbolisable que celui qui s'efforce de dire la vérité ne peut que la « mi-dire » et que celle-ci a « structure de fiction ». Le paradoxe du réel tient en effet au fait que, s'il est le contraire de la vérité, il n'est pas pour autant la fausseté. La fausseté n'est pas le contraire de la vérité puisqu'elle est, comme l'a montré Freud dans son texte *La négation* (1925), par l'intermédiaire de la dénégation, le chemin par lequel peut être posée la vérité en tant que niée. L'insulte en ce sens trouve paradoxalement chez le sujet un allié en cette part réelle — la part maudite dira Georges Bataille — qui, de n'être pas encore advenue au symbolique se reconnaît dans la déchéatation insultante. On comprend à partir de là en quoi, l'énoncé « Je ne suis pas un merdeux, ou un bon à rien... » est inefficace face à l'insulte. En effet, cet énoncé est d'essence dénégative, il relève non d'une affirmation mais d'une dénégation. À partir de là il n'a aucun pouvoir face à la parole mal disante qui peut toujours rétorquer : « C'est ce que tu crois mais moi, je sais bien que tu n'es que ça! ». Face à cela le sujet insulté peut, s'il ne dispose pas de l'appui symbolique qui lui permet de s'éprouver autre que le déchet qui est visé par l'insulte, s'abîmer dans le silence. Au contraire, l'énoncé « Je ne suis pas qu'un merdeux, ou un bon à rien... », tente, lui, de prendre en compte ce réel visé par l'insulte : « Oui, il y a en moi, du réel non échu au symbolique, mais il existe également un lieu non accessible à ton regard, un lieu symbolique, où j'existe en tant que réel échu au symbolique. » L'énoncé « Je ne suis pas qu'un... », signe la mise en place du processus de symbolisation où la part maudite peut, par ce double traitement de l'affirmation et du rejet, être, en partie, pacifiée.

Ce qui institue, au regard de l'enfant, l'insulteur comme pouvoir surmoïque terrifiant, c'est moins le fait qu'il ne dit pas la vérité donc, que le fait qu'il se positionne comme incarnant un savoir absolu sur ce qui du sujet est réel, sur ce qui du sujet est soustrait au règne du signifiant. En ce que le réel est en partie seulement informé par le symbolique, alors qu'une autre part n'en reçoit aucune information. En effet, contrairement à ce que pouvait affirmer Dolto, « pas tout est langage », et la clinique nous le rappelle de façon dramatique quand, par exemple,

l'insulte fait retour sous la forme d'hallucinations auditives¹. L'hallucination étant en effet le retour dans le réel de ce qui n'a pas pu être pris en charge par le travail de symbolisation. Comme le rappelle Lacan dans sa *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung »* : « Ce qui n'est pas venu au jour du symbolique réapparaît dans le réel » (Lacan, 1966, 388). En effet pour que le réel ne se manifeste pas d'une manière intrusive dans l'existence du sujet, il est nécessaire qu'il soit tenu en lisière par le symbolique.

L'impossibilité de répondre, de prendre la parole chez l'enfant puis l'adulte insultés fait apparaître un silence énigmatique. Silence d'avant la parole, dont le sujet même non psychotique, est toujours habité. Silence d'avant l'apparition du signifiant qui ordonne le monde du sujet et lui ordonne de désirer. Pour autant cette part maudite du sujet n'est pas annulée par l'instauration de l'ordre symbolique mais seulement endiguée et peut dans certaines conditions se déchaîner. C'est ce que montre l'histoire d'Étienne qui bien qu'ayant trouvé la possibilité de fuir, pour demander de l'aide au psychanalyste, n'est pas pour autant séparé de l'insulteur. Par le suicide il a cru pouvoir l'éloigner de lui. Or cela est impossible car ce qu'il fuit est la non instauration de cette limite humaine qu'est l'interdit symbolique et que l'insulte, justement, vient mettre à mal. Cette limite est constituée par l'affirmation inaugurale (Bejahung), celle où le jugement attributif du sujet de l'inconscient prend sa source, ce qui implique l'affirmation et la reconnaissance du symbolique par le sujet. Cette reconnaissance implique la confrontation à l'expérience de la castration et l'assomption de la fonction paternelle. Que cela n'ait pas été mis en place et c'est toute l'économie subjective qui s'en trouve bouleversée. Le réel non pacifié peut alors faire retour dans le champ de la réalité sous la forme d'une image totalement étrangère comme dans le cas des hallucinations chez le psychotique ou sous la forme d'un vécu d'étrangeté comme dans le cas du patient insulté.

Face à l'insulte le sujet resté sans voix car ne trouvant pas l'appui de cette loi symbolique s'enfonce dans un silence que nous qualifierons, à la suite d'A. Didier-Weill, de silence de l'abîme. Silence de l'abîme que les premiers versets de la Genèse² vont opposer au silence des ténèbres qui eux vont accéder par l'intermédiaire de la parole divine : « Que la lumière soit ! » à la symbolisation en le transformant en nuit. La nuit étant prise contrairement à l'abîme dans l'opposition jour/nuit et implique donc sa possible transformation en jour. L'abîme, lui, est ce réel que la parole est incapable de faire échoir au symbolique et qui reste au cœur même de la création — ou du sujet — comme trou réel dans le symbolique. Ce réel menace la création et peut à tout moment sous l'effet d'un trauma se déchaîner et déborder le symbolique. C'est ce point que vise l'insulte. Le danger alors est que le sujet obéisse à la voix de l'insulteur et se fasse déchet. On comprend à partir de là pourquoi le sujet insulté peut rester sans voix : ce qui est convoqué en lui par l'insulte est innommable, parce qu'innomé. L'insulte pointe un réel que le sujet n'est pas en mesure de contester directement. Ce silence mortifère, signe une présence

absolue qui n'aurait pas encore connue l'effraction de la pulsation créée par l'alternance présence/absence. C'est l'infans — celui qui n'a pas encore accès à la parole — qui se trouve ici convoqué par ce silence.

L'insulte est violente en ce qu'elle n'est pas une question qui permettrait à l'enfant insulté de répondre mais une affirmation qui en définitive pourrait se réduire à un : « Tais-toi ! ». En cela elle est excessivement destructrice : elle enferme le sujet sans lui laisser d'accès au champ de la parole. Elle ne vise qu'à la mise à jour de cette part forclosée du sujet qu'est sa part maudite. Ici le sujet n'a pas à répondre car il n'est pas questionné. Traiter l'enfant de merdeux, de morveux le renvoie à un jugement sur ce qu'il est aussi, réellement, depuis toujours : un déchet. Le « Tu n'es que ça » de l'insulte ne s'adresse pas à un sujet échu à la parole, mais à un non-sujet, réduit au statut d'objet immonde, qui déchoit de la parole. Peu importe le contenu de ce « que ça », l'essentiel tient à une saisie de l'être qui, limité à n'être « que ça », est soustrait à son pouvoir d'accès à la dimension de l'altérité. L'insulte puise son pouvoir de destruction dans le fait que ce saut à l'intérieur (in-saltare) interdit cette dimension éminemment humaine qui celle de l'ex-, du hors et du déplacement vers l'Autre que l'on rencontre dans l'exultation (ex-saltare).

Une patiente, ayant elle aussi connu dans son enfance ce flot insultant qui orienta sa vie de façon très marquée et peut-être définitivement, nous permettra d'appréhender un autre aspect de la problématique qui nous occupe ici. Anna a aujourd'hui 32 ans, elle est la septième enfant d'une mère schizophrène et d'un père alcoolique. Le père est violent physiquement et verbalement mais comme elle le dit : « J'étais la septième et la dernière et j'avais compris comment ça marchait. Alors dès que j'ai pu, je me suis échappée et j'ai toujours pu éviter les coups comme les tentatives de viols auxquelles mes sœurs n'avaient pu se soustraire ». Ce qu'elle n'évite pas sont les insultes que son père lui destine : « Tu n'es qu'une traînée, une salope... Tu finiras sur le trottoir. » Anna dans ces moments-là fuyait la maison paternelle pour se réfugier dans la proche forêt. La malédiction paternelle finit néanmoins par la rattraper et par faire son effet. À 17 ans, elle fugue et se retrouve seule dans la rue, sur le trottoir comme le lui avait annoncé son père. Elle ne s'y prostitue pas mais devient clocharde ; « un rebut, une loque » comme elle le répétera à plusieurs reprises. Un certain nombre d'événements la tireront de cet enfer. Aujourd'hui bénéficiant du R.M.I (Revenu Minimum d'Insertion), elle sollicite une analyse pour pouvoir s'en sortir. Ce qui n'est pas assuré car il existe chez elle une tentation dangereuse et fascinante de la chute. Pour venir aux séances elle doit prendre le bus qui la dépose à la gare routière où se réunissent des clochards. La vue de ces hommes et ces femmes lui donne souvent l'envie d'aller se fondre à nouveau dans ce silence, cet anonymat où seules les questions de besoin sont en jeu et non celles liées au désir et donc à l'existence du sujet. Anna, dans ses moments, dit penser à moi pour pouvoir continuer son chemin, comme si la parole et la présence de l'analyste pouvait faire échec à la malédiction, à l'insulte paternelle. Parole visant à faire advenir, en le supposant, le sujet au symbolique contre insulte qui vise à le faire choir. La clochardisation n'étant ici que l'expression dans le réel de la quotidienneté de ce vécu insistant d'être un déchet, ce qui néanmoins lui permet d'être alors conforme à ce qu'elle a pu interpréter comme étant le désir de son père. Là se situe une des difficultés importantes de la cure : se vivant comme indigne, Anna supporte difficilement la présence bienveillante de l'analyste et met tout en place pour que dans le cadre même de l'analyse elle soit à nouveau rejetée. Ainsi, elle tente de maîtriser le cadre

en modifiant intempestivement l'horaire des séances ou en n'y venant pas. Elle envoie alors de longues lettres où coexistent remords, remerciements, menaces et insultes à peine voilées...

En fait ce que nous montre Anna c'est que le sujet insulté peut choisir sans être fou, de s'identifier à l'« être » de la déchéance. Elle nous rappelle qu'à la prescription Freudienne « Wo es war, soll ich werden » (Là où c'était, je dois advenir), il est possible de répondre « Je ne deviendrai pas! ». Le travail analytique consiste alors en supposant chez l'autre l'existence d'un sujet possible de répondre au « Tu n'es que ça! » insultant, un « Tu n'es pas que ça! » d'essence éminemment symbolique. Ce qui implique de pouvoir tenir le choc face à cette violence du réel qui habite le sujet. La difficulté de cette position est que si nous amenons le sujet à repérer ce qu'il n'est pas, nous n'avons aucun moyen de lui dire ce qu'il est. Le commandement symbolique soutenu par « Tu n'es pas que ça! » rappelle que je suis autre chose que ça. Autre chose dont je n'ai aucune connaissance possible, mais dont la reconnaissance m'est octroyée du fait qu'elle peut être supposable par l'Autre. C'est ici que nous pouvons repérer l'inégalité du combat entre l'insulte et la parole symbolique. En effet, alors que l'insulte trouve sa force dans le repérage pertinent d'un point qui échappe à la parole, la parole, elle, ne peut que tenter de tenir à distance ce point d'incrédulité en supposant l'existence possible du sujet. Le sujet, une fois désidentifié de ce que pointait l'insulte, doit pouvoir être reconnu non dans un signifiant, ce qui une fois de plus l'aliénerait, mais dans le processus même de la signifiante. La signifiante étant ce régime du sens où celui-ci est sans cesse relancé sans jamais s'enfermer dans une signification qui se voudrait totalisante. L'analyste, face au sujet insulté, ne se met pas en position de le connaître, ce que fait et affirme faire l'insulteur à travers l'insulte, mais de le reconnaître. Que la reconnaissance ne soit pas la connaissance ouvre à la signification de ce qu'est la supposition : là où l'Autre accepte d'être incomplet, il ne peut pas connaître — ce qui le mettrait en position de maître, et le masochiste sait très bien quelle est la nécessaire articulation entre le maître et l'insulte —, mais seulement reconnaître un sujet supposé. C'est d'ailleurs sans doute contre cette incomplétude douloureusement vécue que lutte l'insulteur. Reconnaître le sujet, accepter de ne pas le connaître c'est accepter son propre rapport au manque. C'est cette reconnaissance du psychanalyste qui permettra au sujet de passer d'une position d'in-sulté à une position d'ex-sultant, d'une position de déchet voué à la chute à une position de sujet destiné dans la parole.

jean-michel vives

95, rue victor esclangon

83000 toulon.

jean-michel.vives@worldonline.fr

Notes

1. Voir l'analyse de l'hallucination auditive « -Truie. — Je viens de chez le charcutier... » effectuée par Lacan, J., 1955-1956 *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 198, 58-68.
 2. 2 la terre était tohu-et-bohu,
 une ténèbre sur les faces de l'abîme,
 mais le souffle d'Elohîms planait
 sur les faces des eaux.
 - 3 Elohîms dit « Une lumière sera. »
 Et c'est une lumière.
 - 4 Elohîms voit la lumière : quel bien!
 Elohîms sépare la lumière de la ténèbre.
 - 5 Elohîms crie à la lumière : « Jour. »
 À la ténèbre il avait crié : « Nuit. »
 Et c'est un soir et c'est un matin : jour un.
- Chouraqui, A., *Entête — Genèse*, Paris, J.C. Lattés, 1992, 2-4.
- Voir l'analyse de ces versets effectuée par Didier-Weill, A., 1995, *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil, 43-55.

Références

- Didier-Weill, A., 1995, *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil.
- Didier-Weill, A., 1998, *Invocations*, Paris, Calmann-Lévy.
- Dolto, F., 1987, *Tout est langage*, Paris, Vertiges-Carrère.
- Freud, S., 1914, Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F, 1982, 81-105.
- Freud, S., 1925, La négation, in *Œuvres Complètes*, Tome XVII, Paris, Gallimard, 1992, 167-171.
- Chouraqui A., 1992, *Entête — Genèse*. Paris, J.C. Lattés.
- Lacan, J., 1954, Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud, in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, 381-401.
- Lacan, J., 1955-1956 *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981.
- Vives, J.M., 2000, Les trois temps de la voix, *Synapse*, n° 163, 29-35.